

## L'ENNUI

Je vis hier une femme bien à plaindre. Belle, jeune, les épaules couvertes d'une magnifique zibeline, sur la tête un délicieux chapeau garni de filigranes d'or, à la main un calepin de peau blanche deux chevaux dont le valet de pied venait de lui ouvrir la portière. D'un pas pressé, elle traversa le trottoir et pénétra dans une maison où je me rendais moi-même. Elle prit place dans l'ascenseur, je montai par l'escalier, et nous retrouvâmes sur le palier du second étage. Comme le hasard nous amenait chez la même personne, j'entrai à sa suite dans l'appartement.

Il y avait déjà beaucoup de monde. On causait de choses et d'autres, et la conversation était fort animée. Après quelques phrases de bienvenue, quelques paroles sur le temps, sur la santé de son mari et de ses enfants, l'élégante inconnue se renferma dans un silence à peu près absolue ; un mot par ici, un monosyble par là, un geste vague, et ce fut tout. Un quart d'heure ne s'était pas écoulé qu'elle se levait, prenait congé et disparaissait dans un léger froufrou de soie.

Dès qu'elle fut sortie : « Voilà une dame, fit quelqu'un, qui n'est pas précisément bavarde ! »

— Que voulez-vous ? répondit la maîtresse de maison. Elle est si à plaindre !

— Vraiment ? Elle n'a pourtant pas l'air d'être malheureuse. Quelle toilette ! Quelle bijoux ! Quelle élégance !

— Oui, sans doute, elle est parmi les privilégiés de la fortune. Elle possède un somptueux hôtel, elle a chevaux et voitures, elle porte aux oreilles des perles de dix mille francs, et la moindre de ses toilettes vaut cinquante louis. L'hiver, quand elle n'est pas à Cannes, ses journées se passent en visites, ses soirées en spectacles et en fêtes. L'été, elle alterne entre Deauville et Aix-les Bains, et l'automne la ramène en son château du Berry.

— Et vous la dites à plaindre ! A-t-elle des chagrins intimes ? Son mari...

— Son mari est un fort galant homme, plein d'attentions pour elle. Ses deux enfants sont deux amours, dont les joues roses et les yeux vifs font sourire les promeneurs qui les croisent aux Champs-Élysées.

— Alors, qu'y a-t-il ?...

— Il y a que malgré ce luxe, malgré cette existence dorée, elle s'ennuie, elle s'ennuie horriblement !

— Je le conçois sans peine, fit une vieille dame à l'air grave. Cette vie factice, toute en surface, elle est si vide, si inutile, si dénuée de tout intérêt.

— Mais elle pourrait y en mettre un, reprit une jeune femme avec feu. Ses enfants, par exemple, pourquoi ne s'en occupe-t-elle pas elle-même au lieu de les confier à quelques gouvernantes étrangères ?

— Y pensez-vous ? Et ses devoirs mondains : les visites qu'elle doit rendre, les expositions qu'elle ne saurait manquer, les essayages chez le couturier, les séances chez la modiste, le tour obligatoire au Bois ! Quand trouverait-elle du temps à consacrer à ses enfants ? Et d'ailleurs, vous ne la voyez pas les gardant elle-même, assise sur une chaise, tandis qu'ils jouent au cerceau ou à la toupie. Que diraient « ses amis » si elle se livrait à une pareille besogne ?

— Elle trouverait une distraction dans la lecture, assura un vieillard à lunettes d'or.

— Hélas ! quels livres pourraient l'intéresser ? Les poètes la font bailler, les historiens l'endorment, et les critiques lui parlent de choses qu'elle n'a pas lues. Tout ce qu'elle peut faire, c'est de parcourir quelque roman en vogue, afin de « se tenir au courant ». Et encore l'a-t-elle oublié au bout de quinze jours, dès qu'il n'est plus d'actualité.

Un ecclésiastique, qui jusque-là n'avait rien dit, prit alors la parole. Il déclara que cette dame avait un moyen infaillible de chasser l'ennui, et que c'était de pratiquer la charité, de visiter les pauvres, de secourir les malades. Mais on lui répondit que, si elle n'avait pas même le loisir de veiller sur ses enfants, à plus forte raison ne pouvait-elle pas courir les faubourgs, grimper dans les galetas et s'asseoir au chevet des indigents.

— Eh quoi ! dit le prêtre sévèrement, ne fait-elle jamais l'aumône ?

— Si, monsieur l'abbé, reprit la maîtresse de maison, mais comme la font la plupart des gens de son monde. Elle envoie chaque année des sommes déterminées à certaines œuvres, elle adresse une offrande en réponse aux lettres de quête de ses amies, elle tient un comptoir dans un vente de charité, et elle souscrit en bonne place aux listes que publient les journaux.

— En somme, conclut la vieille dame à l'air grave, ce qui fait le malheur de cette élégante personne, c'est précisément ce que les autres lui envient : c'est sa richesse. Si elle était obligée de gagner sa vie, s'il lui fallait, pour subvenir à ses besoins, se livrer à un travail de chaque jour, elle serait beaucoup moins à plaindre. Oui, en vérité, l'oisiveté n'est pas seulement la mère de tous les vices, elle est aussi la source de notre plus grande misère morale, de ce senti-

ment de vide, de découragement, de dégoût de tout, dont sont parfois saisies certaines âmes, et qui s'appelle l'ennui.

\* \* \*

Est-ce à dire pourtant que les riches seuls connaissent l'ennui ? Hélas ! non. Les gens de condition moyenne y sont sujets à l'occasion. Il est des heures grises où, sans savoir pourquoi, nous nous sentons pris d'une complète indifférence pour toutes choses ; nos meilleurs amis nous paraissent comme des étrangers, nos occupations habituelles nous semblent fastidieuses, les plaisirs que nous goûtons d'ordinaire nous inspirent un insurmontable mépris. En ces moments-là notre esprit est si déprimé que nous en venons à nous demander si vraiment la vie vaut la peine d'être vécue. Rien ne peut nous tirer de la torpeur où nous sommes plongés, et nous demeurons inactifs et inutiles comme une machine dont le ressort s'est brisé.

A quelle cause attribuer cette sorte de mort momentanée de notre âme ? Est-ce fatigue intellectuelle, après les longs efforts qu'exige l'accomplissement d'un travail difficile ? Ou déception profonde, quand nous voyons s'effondrer un projet amoureux caressé ? Ou bien les gens qui s'ennuient sont-ils simplement des malades qui souffrent du foie ou de l'estomac ?

Rien de tout cela. Le labeur, même le pénible, n'a jamais pour suites l'ennui, mais bien au contraire une intime satisfaction, la conscience d'avoir agi, d'avoir produit, créé quelque chose, et cette idée accroit à nos yeux notre propre dignité, nous donne plus de courage encore pour l'avenir. — Une déception provoquera chez nous la colère et nous inspirera le désir de nous venger ou de nous dédommager par ailleurs : loin de nous abattre, elle stimulera notre énergie. Ou, si notre âme est faible et incapable de résister à un échec, c'est la tristesse, l'amertume, le désespoir peut-être, dont elle sera pénétrée, ce n'est pas l'ennui. — les maux physiques enfin, ne suffisent pas non plus à expliquer le vide du cœur : ils aigrissent le caractère, ils rendent maussade ou agressif, à moins que, chez les nobles natures, ils soient au contraire une école de courage et de renoncement.

La vraie, la seule cause de l'ennui, nous la portons en nous-même, et c'est pourquoi rien de ce qui nous entoure ne peut être un remède contre le fléau. L'Anglais atteint du spleen a beau courir le monde à la recherche d'émotions nouvelles, interroger les ruines mystérieuses de l'Égypte, s'enfoncer dans les jungles de l'Inde à la poursuite des tigres ou escalader les pentes solitaires des Andes, tel il est parti, tel il revient, aussi las des autres et de lui-même. Si nous trouvons la vie mauvaise si nous gémissons sur la destinée, c'est que nous n'avons pas la sagesse de subordonner nos désirs et nos ambitions à nos aptitudes et à nos ressources. Nous sommes hantés de je ne sais quel rêve irréalisable, comme nous le sentons tel, comme nous savons que nous ne parviendrons jamais à cette condition si ardemment souhaitée, nous faisons un retour sur notre condition réelle, et elle nous paraît, par comparaison, plus mesquine et plus misérable. Nous voudrions nous élancer vers la richesse, vers la puissance, vers la gloire, et nous constatons qu'il nous faut continuer à vivre pauvres, humbles et obscurs. Alors, le découragement nous saisit, nous comprenons l'inutilité de nos efforts, et, ne voyant plus à notre vie aucun but, nous traînons nos journées dans un morne et incurable ennui.

Le remède, il est en nous, comme le mal lui-même. Nous devons nous persuader que tout être humain, si modeste que soit sa place en ce monde, a un rôle à y jouer, une tâche à y remplir. Faisons donc notre devoir avec courage et avec joie ; travaillons selon nos forces, et dans l'étroite sphère où nous sommes placés, à augmenter ici-bas la somme de vérité, de beauté et de vertu qui existe déjà : nous trouverons dans cet effort conscient et volontaire le meilleur des préservatifs contre l'ennui, car nous nous rendrons compte que nous sommes utiles à nous-même et aux autres. Travail, pour occuper notre esprit et lui éviter les vaines rêveries ; modération dans nos désirs, pour chasser de notre cœur les jalousies, les amertumes et les découragements ; voilà les deux talismans qui nous permettront de résister aux tentations déprimantes et d'accepter avec vaillance la vie que la destinée nous impose.

MARSILE.

## ECHO PARISIEN

Un ami de Cham se mariait.

Il l'avait accompagné à la mairie en qualité de témoin.

Après la cérémonie, Cham, présenté au maire, tire son chapeau, et à la stupeur de la jeune mariée :

— Tous mes compliments, monsieur le maire, vous mariez très bien. Aussi mon ami est très content. Il reviendra.

## PEUT-ÊTRE CELA

Madame.—Je me fends la tête à chercher pourquoi les Damien ne nous ont pas invités aux noces de leur fille...

Monsieur.—Qui sait ? C'est peut-être parce qu'ils ne voulaient pas de nous.